
SOCIALISME OU BARBARIE

Paraît tous les deux mois

XXXX

Comité de Rédaction :

P. CHAULIEU

Ph. GUILLAUME — A. VEGA — J. SOREL (Fabri)

Gérant : G. ROUSSEAU

XXXX

Adresser mandats et correspondance à :

Georges PETIT, 9, Rue de Savoie, Paris VI^e

XXXX

LES ANCIENNES ADRESSES
ET LES ANCIENS COMPTES
CHÈQUES SONT SUPPRIMÉS

LE NUMÉRO 100 francs

ABONNEMENT UN AN (six numéros) . . . 500 francs

SOCIALISME OU BARBARIE

L'EXPÉRIENCE PROLÉTARIENNE

Il n'y a guère formule de Marx plus rabâchée : « l'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire des luttes de classes ». Pourtant celle-ci n'a rien perdu de son caractère explosif. Les hommes n'ont pas fini d'en fournir le commentaire pratique, les théories des mystificateurs de ruser avec son sens ni de lui substituer de plus rassurantes vérités. Faut-il admettre que l'histoire se définit tout entière par la lutte de classes ; aujourd'hui tout entière par la lutte du prolétariat contre les classes qui l'exploitent ; que la créativité de l'histoire et la créativité du prolétariat, dans la société actuelle sont une seule et même chose ? Sur ce point, il n'y a pas d'ambiguïté chez Marx : « De tous les instruments de production, écrit-il, le plus grand pouvoir productif c'est la classe révolutionnaire elle-même » (1). Mais plutôt que de tout subordonner à ce grand pouvoir productif, d'interpréter la marche de la société d'après la marche de la classe révolutionnaire, le pseudo-marxisme en tous genres juge plus commode d'assurer l'histoire sur une base moins mouvante. Il convertit la théorie de la lutte des classes en une science purement économique, prétend établir des lois à l'image des lois de la physique classique, déduit la superstructure et fourre dans ce chapitre avec les phénomènes proprement idéologiques, le comportement des classes. Le prolétariat et la bourgeoisie, dit-on, ne sont que des « personnifications de catégories économiques » — l'expression est dans le Capital — le premier celle du travail salarié, la seconde celle du capital. Leur lutte n'est donc que le reflet d'un conflit objectif, celui qui se produit à des périodes données entre l'essor des forces productives et les rapports de production existants. Comme ce conflit résulte lui-même du développement des forces productives, l'histoire se trouve pour l'essentiel réduite à ce développement, insensiblement transformée en un épisode particulier de l'évolution de la nature. En même temps qu'on escamote le rôle propre des classes, on escamote celui des hommes. Certes, cette théorie ne dispense pas de s'intéresser au développement du prolétariat ; mais l'on ne retient alors que des caractéristiques objectives, son extension, sa densité,

(1) *Misère de la Philosophie*, p. 135.

sa concentration ; au mieux, on les met en relation avec les grandes manifestations du mouvement ouvrier ; le prolétariat est traité comme une MASSE, inconsciente et indifférenciée dont on surveille l'évolution naturelle. Quant aux épisodes de sa lutte permanente contre l'exploitation, quant aux actions révolutionnaires et aux multiples expressions idéologiques qui les ont accompagnées, ils ne composent pas l'histoire réelle de la classe, mais un accompagnement de sa fonction économique.

Non seulement Marx se distingue de cette théorie, mais il en a fait une critique explicite dans ses œuvres philosophiques de jeunesse ; la tendance à se représenter le développement de la société en soi, c'est-à-dire indépendamment des hommes concrets et des relations qu'ils établissent entre eux, de coopération ou de lutte, est, selon lui, une expression de l'aliénation inhérente à la société capitaliste. C'est parce qu'ils sont rendus étrangers à leur travail, parce que leur condition sociale leur est imposée indépendamment de leur volonté que les hommes sont amenés à se représenter l'activité humaine en général comme une activité physique et la Société comme un être en soi.

Marx n'a pas détruit cette tendance par sa critique pas plus qu'il n'a supprimé l'aliénation en la dévoilant ; elle s'est, au contraire, développée à partir de lui, sous la forme d'un prétendu matérialisme économique qui est venu, avec le temps, jouer un rôle précis dans la mystification du mouvement ouvrier. Recourant à une division sociale du prolétariat entre une élite ouvrière associée à une fraction de l'intelligentsia et la masse de la classe, elle est venue alimenter une idéologie de commandement dont le caractère bureaucratique s'est pleinement révélé avec le stalinisme. En convertissant le prolétariat en une masse soumise à des lois, en un exécutant de sa fonction économique, celui-ci se justifiait de le traiter en exécutant au sein de l'organisation ouvrière et d'en faire la matière de son exploitation.

En fait, la véritable réponse à ce pseudo-matérialisme économique, c'est le prolétariat qui l'a lui-même apportée dans son existence pratique. Qui ne voit qu'il n'a pas seulement REAGI, dans l'histoire, à des facteurs externes, économiquement définis du type degré d'exploitation, niveau de vie, type de concentration, mais qu'il a réellement agi, intervenant révolutionnairement non pas selon un schéma préparé par sa situation objective, mais en fonction de son expérience totale cumulative. Il serait absurde d'interpréter le développement du mouvement ouvrier sans le mettre constamment en relation avec la structure économique de la société, mais vouloir l'y réduire c'est se condamner à ignorer pour les trois quarts la conduite concrète de la classe. La transformation, en un siècle, de la mentalité ouvrière, des méthodes de lutte, des formes d'organisation, qui s'aventurerait à la déduire du processus économique ?

Il est donc essentiel de réaffirmer, à la suite de Marx, que la classe ouvrière n'est pas seulement une catégorie économique, qu'elle est « le plus grand pouvoir productif » et de montrer comment elle l'est, ceci contre ses détracteurs et ses mystificateurs et pour le développement de la théorie révolutionnaire. Mais il faut reconnaître que cette tâche n'a été qu'ébauchée par Marx et que la conception qu'il a exprimée sur le prolétariat n'est pas nette. Il s'est souvent contenté de proclamer en termes

abstraits le rôle de la prise de conscience dans la constitution de la classe sans expliquer en quoi consistait celle-ci. En même temps il a — dans le but de montrer la nécessité d'une révolution radicale — dépeint le prolétariat en des termes si sombres qu'on est en droit de se demander comment il peut s'élever à la conscience de ses conditions et de son rôle de direction de l'humanité. Le capitalisme l'aurait transformé en machine et dépouillé de « tout caractère humain au physique comme au moral » (2), aurait retiré à son travail toute apparence « d'activité personnelle », aurait réalisé en lui « la perte de l'homme ». C'est, selon Marx, parce qu'il est une espèce de sous-humanité, totalement aliénée, qu'il a accumulé toute la détresse de la société que le prolétariat peut, en se révoltant contre son sort, émanciper l'humanité tout entière. (Il faut « une classe... qui soit la perte totale de l'homme et qui ne puisse se reconquérir elle-même que par la conquête totale de l'homme », ou encore : « seuls, les prolétaires du temps présent totalement exclus de toute activité personnelle sont à même de réaliser leur activité personnelle complète et ne connaissant plus de bornes et qui consiste en l'appropriation d'une totalité de forces collectives ») (3). Il est trop clair pourtant que la révolution prolétarienne ne consiste pas en une explosion libératrice suivie d'une transformation instantanée de la société (Marx a eu suffisamment de sarcasmes pour cette naïveté anarchiste) mais en la prise de direction de la société par la classe exploitée. Comment celle-ci peut-elle s'opérer, le prolétariat accomplir avec succès les innombrables tâches politiques, économiques, culturelles qui découlent de son pouvoir, s'il s'est trouvé jusqu'à la veille de la révolution radicalement exclu de la vie sociale ? Autant dire que la classe se métamorphose pendant la révolution. De fait, il y a bien une accélération du processus historique en période révolutionnaire, un bouleversement des rapports entre les hommes, une communication de chacun avec la société globale qui doit provoquer un mûrissement extraordinaire de la classe, mais il serait absurde, sociologiquement parlant, de faire naître la classe avec la révolution. Elle ne mûrit alors que parce qu'elle dispose d'une expérience antérieure, qu'elle interprète et met en pratique positivement.

Les déclarations de Marx sur l'aliénation totale du prolétariat rejoignent son idée que le renversement de la bourgeoisie est à soi seul la condition nécessaire et suffisante de la victoire du socialisme ; dans les deux cas, il ne se préoccupe que de la destruction de la société ancienne et de lui opposer la société communiste comme le positif s'oppose au négatif. Sur ce point se manifeste sa dépendance nécessaire à l'égard d'une période historique ; cependant les dernières décades écoulées invitent à considérer autrement le passage de la société ancienne à la société post-révolutionnaire. Le problème de la révolution devient celui de la capacité du prolétariat de gérer la société et par la même force à s'interroger sur le développement de celui-ci au sein de la société capitaliste.

Il ne manque pas d'indications, toutefois, chez Marx lui-même, qui mettent sur la voie d'une autre conception du prolétariat. Par exemple, Marx écrit que le communisme est le mouvement réel

(2) *Economie politique et Philosophie*, tr. Molitor, p. 116.
(3) *Idéologie allemande*, p. 242.

supprimant la société actuelle qui en est la présupposition, indiquant qu'il y a sous un certain rapport une continuité entre les forces sociales dans le stade capitaliste et l'humanité future ; plus explicitement, il souligne l'originalité du prolétariat qui représente déjà, dit-il, une « dissolution de toutes les classes » (4), parce qu'il n'est lié à aucun intérêt particulier, parce qu'il absorbe en fait des éléments des anciennes classes et les mêle dans un moule unique, parce qu'il n'a pas de lien nécessaire avec le sol et par extension avec une nation quelconque. En outre, si Marx insiste à juste titre sur le caractère négatif, aliénant du travail prolétarien, il sait aussi montrer que ce travail met la classe ouvrière dans une situation d'universalité, avec le développement du machinisme qui permet une interchangeabilité des tâches et une rationalisation virtuellement sans limite. Il fait voir enfin la fonction créatrice du prolétariat par sa conception de l'Industrie qu'il définit comme « le livre ouvert des forces humaines » (5). Celui-ci apparaît, alors, non plus comme une sous-humanité, mais comme le producteur de la vie sociale tout entière. Il fabrique les objets grâce auxquels la vie des hommes se maintient et se poursuit dans TOUS les domaines, car il n'y en a pas — serait-ce celui de l'art — qui ne doive ses conditions d'existence à la production industrielle. Or s'il est le producteur universel, il faut bien que le prolétaire soit en une certaine manière le dépositaire de la culture et du progrès social.

Marx, d'autre part, semble décrire à plusieurs reprises la conduite de la bourgeoisie et celle du prolétariat dans les mêmes termes, comme si les classes non seulement s'apparentaient par leur place dans la production mais encore par leur mode d'évolution et les rapports qu'elles établissaient entre les hommes. Ainsi écrit-il par exemple : « les divers individus ne constituent de classe qu'en tant qu'ils ont à soutenir une lutte contre une autre classe ; pour le reste, ils s'affrontent dans la concurrence. D'autre part, la classe s'autonomise aussi vis-à-vis des individus, de sorte que ceux-ci trouvent leurs conditions d'existence prédestinées » (6). Cependant dès qu'il décrit concrètement l'évolution du prolétariat et de la bourgeoisie, il les différencie radicalement. Les bourgeois ne composent une classe essentiellement qu'autant qu'ils ont une fonction économique similaire ; à ce niveau, ils ont des intérêts communs et les horizons communs que leur décrivent leurs conditions d'existence ; indépendamment de la politique qu'ils adoptent ils forment un groupe homogène doté d'une structure fixe ; ce qu'atteste, d'ailleurs, la faculté qu'a la classe de s'en remettre à une fraction spécialisée pour faire sa politique, c'est-à-dire pour représenter au mieux ses intérêts, qui sont ce qu'ils sont avant toute expression ou interprétation. Cette caractéristique de la bourgeoisie est également manifeste dans son processus de formation historique ; « les conditions d'existence des bourgeois isolés devinrent, parce qu'ils étaient en opposition aux conditions existantes et par le mode de travail qui en était la conséquence, les conditions qui leur étaient communes à tous » (7) ; en d'autres termes, c'est l'identité de leur situation économique au sein de la féodalité qui

(4) Cf. *Le Manifeste Communiste*.

(5) *Economie politique et Philosophie*, p. 34.

(6) *Idéologie allemande*, p. 224.

(7) *Id.*, p. 223.

les réunit et leur donne l'aspect d'une classe, leur imposant au départ une simple association par ressemblance. Ce que Marx exprime encore en disant que le serf en rupture de ban est déjà un demi bourgeois (8) ; il n'y a pas solution de continuité entre le serf et le bourgeois, mais légalisation par celui-ci d'un mode d'existence antérieur ; la bourgeoisie s'insinue dans la société féodale, comme un groupe de cette société étendant son propre mode de production ; alors même qu'elle se heurte aux conditions existantes, celles-ci ne sont pas en contradiction avec sa propre existence, elles en gênent seulement le développement. Marx ne le dit pas, mais il permet de le dire : dès son origine, la bourgeoisie est ce qu'elle sera, classe exploiteuse ; sous-privilegiée d'abord, certes, mais possédant d'emblée tous les traits que son histoire ne fera que développer. Le développement du prolétariat est tout différent ; réduit à sa seule fonction économique, il représente bien une catégorie sociale déterminée, mais cette catégorie ne contient pas encore son sens de classe, ce sens que constitue la conduite originale, soit en définitive la lutte sous toutes ses formes de la classe dans la société face aux couches adverses. Ceci ne signifie pas que le rôle de la classe dans la production soit à négliger — nous verrons au contraire que le rôle que les ouvriers jouent dans la société et qu'ils sont appelés à jouer en s'en rendant les maîtres, est directement fondé sur leur rôle de producteurs — mais l'essentiel est que ce rôle ne leur donne aucun pouvoir en acte, mais seulement une capacité de plus en plus forte à diriger. La bourgeoisie est continuellement en face du résultat de son travail et c'est ce qui lui confère son objectivité ; le prolétariat s'élève par son travail sans jamais cependant que le résultat le concerne. C'est à la fois ses produits et la marche de ses opérations qui lui sont dérobés ; alors qu'il progresse dans ses techniques, ce progrès ne vaut en quelque sorte que pour l'avenir, il ne s'inscrit qu'en négatif sur l'image de la société d'exploitation. (Les capacités techniques du prolétariat américain contemporain sont sans commune mesure avec celles du prolétariat français de 1848, mais celui-ci comme celui-là sont également dépourvus de tout pouvoir économique). Il est vrai que les ouvriers, comme les bourgeois, ont des intérêts similaires imposés par leurs communes conditions de travail — par exemple, ils ont intérêt au plein emploi et à des hauts salaires — mais ces intérêts sont, d'un certain point de vue, d'un autre ordre que leur intérêt profond qui est de ne pas être ouvriers. En apparence, l'ouvrier recherche l'augmentation de salaires comme le bourgeois recherche le profit, de même qu'en apparence ils sont tous deux possesseurs de marchandises sur le marché, l'un possesseur du capital, l'autre de la force de travail ; en fait le bourgeois se constitue par cette conduite comme auteur de sa classe, il édifie le système de production qui est à la source de sa propre structure sociale ; le prolétaire de son côté ne fait que réagir aux conditions qui lui sont imposées, il est mû par ses exploiters ; et sa revendication, même si elle est le point de départ de son opposition radicale à l'exploitation elle-même, fait encore partie intégrante de la dialectique du capital. Le prolétariat ne s'affirme, en tant que classe autonome, en face de la classe bourgeoise, que lorsqu'il conteste son pouvoir, c'est-à-dire son mode de production, soit, concrètement, le fait même de l'exploitation ; c'est donc

(8) *Id.*, p. 229.

son attitude révolutionnaire qui constitue son attitude de classe. Ce n'est pas en étendant ses attributions économiques qu'il développe son sens de classe, mais en les niant radicalement pour instituer un nouvel ordre économique. Et de là vient aussi que les prolétaires, à la différence des bourgeois, ne sauraient s'affranchir individuellement, puisque leur affranchissement suppose non pas le libre épanouissement de ce qu'ils sont déjà virtuellement mais l'abolition de la condition prolétarienne (9). Marx enfin, fait remarquer, dans le même sens, que les bourgeois n'appartiennent à leur classe qu'en tant qu'ils en sont les « membres » ou comme individus « moyens » c'est-à-dire passivement déterminés par leur situation économique, tandis que les ouvriers formant la « communauté révolutionnaire » (10) sont proprement des individus, composant précisément leur classe dans la mesure où ils dominent leur situation et leur rapport immédiat à la production.

S'il est donc vrai qu'aucune classe ne peut jamais être réduite à sa seule fonction économique, qu'une description des rapports sociaux concrets au sein de la bourgeoisie fait nécessairement partie de la compréhension de la nature de cette classe, il est plus vrai encore que le prolétariat exige une approche spécifique qui permette d'en atteindre le développement subjectif. Quelque réserve, en effet, que cette épithète appelle, il résume cependant mieux que toute autre le trait dominant du prolétariat. Celui-ci est subjectif en ce sens que sa conduite n'est pas la simple conséquence de ses conditions d'existence ou plus profondément que ses conditions d'existence exigent de lui une constante lutte pour être transformées, donc un constant dégagement de son sort immédiat et que le progrès de cette lutte, l'élaboration du contenu idéologique que permet ce dégagement composent une expérience au travers de laquelle la classe se constitue.

En paraphrasant Marx une fois encore, on dira qu'il faut éviter avant tout de fixer le prolétariat comme abstraction vis-à-vis de l'individu, ou encore qu'il faut rechercher comment sa structure sociale sort continuellement du processus vital d'individus déterminés, car ce qui est vrai, selon Marx, de la société, l'est a fortiori du prolétariat qui représente au stade historique actuel la force éminemment sociale, le groupe producteur de la vie collective.

Force est cependant de reconnaître que ces indications que nous trouvons chez Marx, cette orientation vers l'analyse concrète des rapports sociaux constitutifs de la classe ouvrière n'ont pas été développées dans le mouvement marxiste. La question à notre sens fondamentale — comment les hommes placés dans des conditions de travail industriel, s'approprient-ils ce travail, nouent-ils entre eux des rapports spécifiques, perçoivent-ils et construisent-ils pratiquement leur relation avec le reste de la société, d'une façon singulière, composent-ils une expérience en commun qui fait d'eux une force historique — cette question n'a pas été directement abordée. On la délaisse ordinairement au profit d'une conception plus abstraite dont l'objet est, par exemple, la Société capitaliste — considérée dans sa généralité — et les forces qui la composent — situées à distance sur un même plan. Ainsi pour Lénine, le prolétariat est-il une entité dont le sens historique est une fois pour toutes établi et qui — à cette restriction près qu'on

(9) *Idéologie allemande*, p. 229.

(10) *Id.*, p. 230.

est pour lui — est traité comme son adversaire, en fonction de ses caractères extérieurs et un intérêt excessif est accordé à l'étude du « rapport de forces » confondue avec celle de la lutte de classes elle-même, comme si l'essentiel consistait à mesurer la pression qu'une des deux masses exerce sur la masse opposée. Certes, il ne s'agit nullement, selon nous, de rejeter une analyse objective de la structure et des institutions de la société totale et de prétendre par exemple qu'aucune connaissance vraie ne peut nous être donnée qui ne soit celle que les prolétaires eux-mêmes puissent élaborer, qui ne soit liée à un enracinement dans la classe. Cette théorie « ouvriériste » de la connaissance, qui, soit dit en passant, réduirait à rien l'œuvre de Marx, doit être condamnée au moins pour deux raisons, d'abord parce que toute connaissance prétend à l'objectivité (alors même qu'elle est consciente d'être psychologiquement et socialement conditionnée), ensuite parce qu'il appartient à la nature même du prolétariat d'aspirer à un rôle pratiquement et idéologiquement universel, soit en définitive de s'identifier avec la société totale. Mais il demeure que l'analyse objective, même menée avec la plus grande rigueur, comme elle l'est par Marx dans le *Capital*, est incomplète parce qu'elle est contrainte de ne s'intéresser qu'aux résultats de la vie sociale ou aux formes fixées dans lesquelles celle-ci s'intègre (par exemple l'évolution des techniques ou de la concentration du capital) et à ignorer l'expérience humaine correspondant à ce processus matériel ou tout au moins extérieur (par exemple le rapport qu'ont les hommes avec leur travail à l'époque de la machine à vapeur et à l'époque de l'électricité, à l'époque d'un capitalisme concurrentiel et à celle d'un monopolisme étatique). En un sens, il n'y a aucun moyen de mettre à part les formes matérielles et l'expérience des hommes, puisque celle-ci est déterminée par les conditions dans lesquelles elle s'effectue et que ces conditions sont le résultat d'une évolution sociale, le produit d'un travail humain ; pourtant d'un point de vue pratique, c'est en définitive l'analyse objective qui se subordonne à l'analyse concrète car ce ne sont pas les conditions mais les hommes qui sont révolutionnaires, et la question dernière est de savoir comment ils s'approprient et transforment leur situation.

Mais l'urgence et l'intérêt d'une analyse concrète s'impose aussi à nous d'un autre point de vue. Nous tenant près de Marx, nous venons de souligner le rôle de producteurs de la vie sociale des ouvriers. Il faut dire davantage, car cette proposition pourrait s'appliquer d'une façon générale à toutes les classes qui ont eu dans l'histoire la charge du travail. Or, le prolétariat est lié à son rôle de producteur comme aucune classe ne l'a été dans le passé. Ceci tient à ce que la société moderne industrielle ne peut être que partiellement comparée aux autres formes de société qui l'ont précédée. Idée couramment exprimée aujourd'hui par de nombreux sociologues qui prétendent, par exemple, que les sociétés primitives du type le plus archaïque sont plus près de la société féodale européenne du moyen âge que celle-ci ne l'est de la société capitaliste qui en est issue, mais dont on n'a pas suffisamment montré l'importance en ce qui concerne le rôle des classes et leur rapport. En fait, il y a bien dans toute société la double relation de l'homme à l'homme et de l'homme à la chose qu'il transforme, mais le second aspect de cette relation prend avec la production industrielle une nouvelle importance. Il y a maintenant une sphère de la produc-

tion régie par des lois en une certaine mesure autonomes ; elle est bien sûr englobée dans la sphère de la société totale puisque les rapports entre les classes sont en définitive constitués au sein du processus de production ; mais elle ne s'y réduit pas car le développement de la technique, le processus de rationalisation qui caractérise l'évolution capitaliste depuis ses origines ont une portée qui dépasse le cadre strict de la lutte des classes. Par exemple (c'est une constatation banale), l'utilisation de la vapeur ou de l'électricité par l'industrie implique une série de conséquences — soient un mode de division du travail, une distribution des entreprises — qui sont relativement indépendantes de la forme générale des rapports sociaux. Certes, la rationalisation et le développement technique ne sont pas une réalité en soi ; ils le sont si peu qu'on peut les interpréter comme une défense du patronat constamment menacé dans son profit par la résistance du prolétariat à l'exploitation. Il demeure que si les mobiles du Capital sont suffisants pour en expliquer l'origine, ils ne permettent pas de rendre compte du contenu du progrès technique. L'explication la plus profonde de cette apparente autonomie de la logique du développement technique est que celui-ci n'est pas l'œuvre de la seule direction capitaliste, qu'il est aussi l'expression du travail prolétarien. L'action du prolétariat, en effet, n'a pas seulement la forme d'une résistance (contraignant constamment le patronat à améliorer ses méthodes d'exploitation), mais aussi celle d'une collaboration continue du progrès et davantage encore d'une collaboration active à celui-ci. C'est parce que les ouvriers sont capables de s'adapter au rythme et à la forme sans cesse en évolution de la production que cette évolution peut se poursuivre ; plus profondément, c'est en apportant eux-mêmes des réponses aux mille problèmes que pose la production dans son détail, qu'ils rendent possible l'apparition de cette réponse systématique explicite qu'on grand jour reprend à son compte, interprète, et intègre à une perspective de classe, les innovations multiples, fragmentaires, dispersées et anonymes des hommes qui sont engagés dans le processus concret de la production.

Cette remarque est, de notre point de vue, capitale, parce qu'elle incite à mettre l'accent sur l'expérience qui s'effectue au niveau des rapports de production et sur la perception qu'en ont les ouvriers. Il ne s'agit pas, comme on le voit, de séparer radicalement ce rapport social spécifique du rapport social tel qu'il s'exprime au niveau de la société globale, mais seulement de reconnaître sa spécificité. Ou, en d'autres termes, constatant que la structure industrielle détermine de part en part la structure sociale, qu'elle a acquis une permanence telle que toute société désormais — quel que soit son caractère de classe — doit se modeler sur certains de ses traits, nous devons comprendre dans quelle situation elle met les hommes qui lui sont intégrés de toute nécessité, c'est-à-dire les prolétaires.

En quoi pourrait donc consister une analyse concrète du prolétariat ? Nous essaierons de le définir en énumérant différentes approches et en évaluant leur intérêt respectif.

La première consisterait à décrire la situation économique dans laquelle se trouve placée la classe et l'influence qu'a celle-ci sur sa structure ; à la limite, c'est toute l'analyse économique et sociale qui serait ici nécessaire, mais, en un sens plus restreint, nous vou-

lons parler des conditions de travail et des conditions de vie de la classe — les modifications qui surviennent dans sa concentration et sa différenciation, dans les méthodes d'exploitation, la productivité, la durée du travail, les salaires et les possibilités d'emploi, etc... Cette approche est la plus objective en ceci qu'elle s'attache à des caractéristiques apparentes (et d'ailleurs essentielles) de la classe. Tout groupe social peut être étudié de cette manière et tout individu peut se consacrer à une telle étude indépendamment d'une conviction révolutionnaire quelconque (11) ; tout au plus peut-on dire qu'une telle enquête est ou sera généralement inspirée par des mobiles politiques puisqu'elle desservira nécessairement la classe exploitée, mais dans sa méthode elle n'a rien de spécifiquement prolétarien. Une seconde approche pourrait à l'inverse être qualifiée de typiquement subjective ; elle viserait toutes les expressions de la conscience prolétarienne, ou ce qu'on entend ordinairement par le terme d'idéologie. Par exemple, le marxisme primitif, l'anarchisme, le réformisme, le bolchévisme, le stalinisme ont représenté des moments de la conscience prolétarienne et il est très important de comprendre le sens de leur succession ; pourquoi de larges couches de la classe se sont rassemblées à des stades historiques différents sous leur drapeau et comment ces formes continuent à coexister dans la période actuelle, en d'autres termes qu'est-ce que le prolétariat cherche à dire par leur intermédiaire. Une telle analyse des idéologies, que nous ne présentons pas comme originale et dont on trouve de nombreux exemples dans la littérature marxiste (par exemple chez Lénine, la critique de l'anarchisme et du réformisme) pourrait cependant être poussée assez loin dans la période présente où nous disposons d'un précieux recul qui permet d'apprécier la transformation des doctrines, en dépit de leur continuité formelle (celle des idées staliniennes entre 1928 et 1952 ou du réformisme depuis un siècle). Mais quel que soit son intérêt, cette étude est aussi incomplète et abstraite. D'une part, nous utilisons encore une approche extérieure qu'une connaissance livresque (des programmes et des écrits des grands mouvements intéressés) pourrait satisfaire et qui ne nous impose pas nécessairement une perspective prolétarienne. D'autre part, nous laissons échapper à ce niveau ce qui fait peut-être le plus important de l'expérience ouvrière. Nous ne nous intéressons en effet qu'à l'expérience explicite, qu'à ce qui est exprimé, mis en forme dans des programmes ou des articles sans nous préoccuper de savoir si les idées sont un reflet exact des pensées ou des intentions réelles des couches ouvrières qui ont paru s'en réclamer. Or, s'il y a toujours un écart entre ce qui est vécu et ce qui est élaboré, transformé en thèse, cet écart a une ampleur particulière dans le cas du prolétariat. C'est d'abord que celui-ci est une classe aliénée, non pas seulement dominée, mais totalement exclue du pouvoir économique et par là-même mise dans l'impossibilité de représenter un statut quelconque — ce qui ne signifie pas que l'idéologie soit sans relation avec son expérience de classe, mais qu'en devenant un système de pensées, elle suppose une rupture avec cette expérience et une anticipation qui permet à des facteurs non prolétariens d'exercer leur influence. Nous retrouvons sur ce point une différence essentielle entre le prolétariat et la

(11) Qu'on pense par exemple au livre de G. Duveau *La Vie Ouvrière en France sous le Second Empire*.